

CHRISTINA ANGELFORS

Identité et identification sexuelle dans *Journal de guerre et Lettres à Sartre de Simone de Beauvoir*

Cet article présentera les toutes premières conclusions d'un projet de recherche centré sur la question de l'identité dans les écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir.

Considérés comme genre littéraire, les textes autobiographiques posent des problèmes spécifiques pour l'analyse. Afin d'illustrer mon propos, j'évoquerai brièvement deux questions : celle du temps et celle du destinataire.

Pour ce qui est du temps, il y a une différence importante entre mémoires et journal intime. Dans le cas des mémoires, plusieurs années séparent souvent le moment de la rédaction et le temps raconté. Par conséquent, le je «narrant» n'est pas nécessairement la même personne que le je «narré». Avec le recul du temps, l'auteur rédigeant ses mémoires a aussi la possibilité d'arranger ses souvenirs d'une autre façon que celui ou celle qui, au jour le jour, note ses pensées ou les événements de la journée. De ce point de vue, je pense qu'une lecture comparée des mémoires de Beauvoir d'un côté, et de ses lettres et de son *Journal de guerre* de l'autre, pourra se révéler significative.

Comme dans toute œuvre destinée à un public, la question du destinataire est primordiale. Sartre l'a exprimé ainsi : «Tous les ouvrages de l'esprit contiennent en eux l'image du lecteur auquel ils sont destinés»¹. Or, à la différence des mémoires, le journal intime est en principe censé être lu par son seul auteur. Les matériaux de mon corpus présentent cependant ceci de particulier : ni Beauvoir ni Sartre n'ont jamais rien écrit sans le soumettre au jugement de l'autre. En étudiant le *Journal* de Beauvoir, il faut donc se rappeler que celui-ci est destiné à être lu par Sartre, au même titre que les lettres. Quant à leur correspondance, on trouve déjà en 1940 des remarques chez Beauvoir laissant entendre qu'ils envisagent une future publication de celle-ci².

La plus grande partie de la correspondance publiée a été écrite pendant les années de guerre. Sartre ayant été mobilisé dès la déclaration de la guerre. Comme son nom l'indique, le *Journal* de Beauvoir couvre essentiellement

la même époque, c'est-à-dire de septembre 39 à janvier 41. Le but principal des lettres est bien entendu de maintenir le contact pendant les périodes de séparation. Mais comment envisagent-ils, à cette époque, le rôle du journal? Nous savons que le *Journal de guerre*, qui comprend sept carnets, n'est qu'un fragment du journal qu'a tenu Simone de Beauvoir toute sa vie. Le carnet commencé le 1^{er} septembre 39 est motivé par le caractère exceptionnel du moment historique qu'elle vit : elle s'intéresse à cet événement et à ses propres réactions devant celui-ci. Elle se demande notamment comment elle va supporter le malheur³.

L'idée du journal comme instrument de connaissance de soi figure également chez Sartre. Dans une lettre du 26 octobre 39, il écrit : «J'ai des tas d'idées en ce moment et je suis bien heureux de tenir ce petit carnet, car c'est lui qui les fait naître. Vous ne me parlez plus du vôtre. Il faut continuer bien sagement à le tenir, sinon vous serez prise au dépourvu et c'est ce qu'il ne faut pas. Est-ce que ça ne vous donne pas, [...], une sorte d'extériorité par rapport à votre vie? A moi oui. Ça me fait toute une petite vie secrète au-dessus de l'autre, avec des joies, des inquiétudes, des remords dont je n'aurais pas connu la moitié sans ce petit objet de cuir noir»⁴. Pour Sartre, qui est en train d'élaborer un nouveau système philosophique, le rôle du journal semble donc capital. A mon avis, un processus analogue a lieu chez Beauvoir, la seule différence étant qu'elle ne le commente pas explicitement.

Par conséquent, la littérature de l'intime se prête particulièrement bien à l'étude de la notion d'«identité». Deux dimensions de l'identité intéressent surtout la critique féministe, à savoir le sexe et la sexualité. En ce qui concerne le sexe, je rappelle la distinction établie entre sexe et genre, le premier terme désignant l'être biologique, le second la dimension socio-culturelle de l'identité. Pour l'analyse de ces notions, je me sers du modèle de conceptualisation élaboré par Nicole-Claude Mathieu, chercheuse en anthropologie sociale au CNRS. Dans son article «Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre», Mathieu distingue les modes suivants⁵ :

Mode I : **Identité «sexuelle»**, basée sur une conscience individualiste du sexe. Correspondance homologique entre sexe et genre : le genre traduit le sexe. Ce mode représente la conception la plus traditionnelle de l'identité sexuelle, à savoir l'idée qu'il y a une correspondance soi-disant «naturelle» entre sexe et genre. Au fait d'être «homme» correspond (doit correspondre) le masculin, à celui d'être «femme», le féminin. Le modèle est l'hétérosexualité conçue comme expression de la Nature. Ce qui ne cadre pas avec le modèle est défini comme anomalie ou perversion. Est donc «anormal(e)»

¹ Sartre, 1942, p. 92.

² Beauvoir, 1990, II, pp. 33, 51.

³ Beauvoir, 1990, pp. 313, 356.

⁴ Sartre, 1983, I, p. 377.

⁵ Mathieu, 1989, pp. 109-147.

celui ou celle dont le comportement social et/ou sexuel ne correspond pas à son sexe. Cette personne, pourrait-on dire, n'a pas le *genre de son sexe*.

Mode II : **Identité «sexuée»**, basée sur une conscience de groupe. Correspondance analogique entre sexe et genre : le genre symbolise le sexe (et inversement). Dans ce mode, on insiste sur l'influence de la société pour la construction de l'identité. Sur la base du sexe biologique, la société impose à l'individu, homme ou femme, un certain rôle social et sexuel. L'idée de Nature est remplacée par celle de Culture, admettant ainsi une plus grande flexibilité dans les comportements.

Mode III : **Identité de «sexe»**, basée sur une conscience de classe. Correspondance sociologique entre sexe et genre : le genre construit le sexe. Ce mode, qui a été élaboré par certaines féministes radicales françaises, entre autres Mathieu, se distingue des deux précédents par son analyse antinaturaliste et matérialiste des rapports sexe/genre. On ne voit plus le sexe biologique comme la base «naturelle» du genre. Au contraire, on renverse l'ordre de ces termes en donnant la prédominance au genre. Le sexe, dit-on, ou la différence sexuelle, est comme tout fait physique sans pertinence en lui-même. C'est le contexte social hiérarchique qui détermine notre conception du sexe. En d'autres mots, le sexe est construit par le genre. A partir de là, l'attention de la recherche se réoriente de la construction culturelle du genre vers la construction culturelle du *sexe*, et plus particulièrement de la *sexualité*.

La question que je pose est la suivante : dans quelle mesure ces modes de conceptualisation sont-ils présents dans les écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir, et notamment dans son *Journal de guerre* et ses *Lettres à Sartre*? Quelle est la conception de la «féminité» se dégageant de ces textes? Que peut-on déduire du comportement de Beauvoir à l'égard des autres femmes?

D'abord, on constate la présence dans ces textes d'un processus d'identification entre Beauvoir et Sartre. Ce processus apparaît nettement pendant la période où ils sont séparés, d'abord par la mobilisation de Sartre, ensuite par sa captivité. Dans une lettre du 28 septembre 39, Beauvoir écrit : «ça m'amuse de voir les gens surtout pour vous en parler, j'ai vraiment l'impression dans ces cas-là de vivre à votre place, par procuration; je voudrais que vous l'ayez aussi, que ça vous fasse *votre* vie qui continue à travers moi»⁶. La réponse de Sartre est claire : «Oh! oui, mon cher amour, vous vivez pour moi *ma* vie, n'en doutez pas»⁷. On ne peut, me semble-t-il, pousser l'identification plus loin.

C'est peut-être la formule «on ne fait qu'un» qui résume le mieux à quel point ils se sentent unis, identiques (dans son livre *Simone de Beauvoir. The Making of an Intellectual Woman*, Toril Moi étudie précisément

⁶ Beauvoir, 1990, I, p. 144.

⁷ Sartre, 1983, I, p. 333.

l'élaboration et la fonction de ce mythe d'unité). Une autre expression du même type, c'est «vous êtes moi», utilisée surtout par Sartre. Beauvoir, qui emploie cette expression une seule fois, la met entre guillemets, comme si elle citait Sartre⁸. En effet, c'est comme si cette expression n'avait pas les mêmes connotations de «miroir» pour elle que pour lui. Comme on le sait, le couple a dès le départ défini sa relation comme un «mariage morganatique»⁹, terme qui figure également dans la correspondance de Beauvoir. Elle considère donc Sartre comme supérieur à elle-même, notamment du point de vue intellectuel. C'est sans doute ce sentiment qui pourrait expliquer pourquoi le processus d'identification se présente différemment pour elle. Il est vrai que dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Beauvoir désigne Sartre comme son «double», son «pareil»¹⁰. On constate également qu'elle souligne, dans l'épilogue de *La Force des choses*, le caractère égalitaire de leurs rapports. Or, peut-être faudrait-il attribuer cette voix au je «narrant» plutôt qu'au je «narré». Autrement dit, le sentiment d'égalité se serait installé avec l'âge.

Ainsi, aux yeux de Beauvoir, Sartre est-il à la fois elle-même et quelque chose de plus qu'elle-même. Elle va jusqu'à représenter sa vie toute entière comme le produit des idées de Sartre : «ce n'est pas seulement nos rapports que vous avez réussis, c'est vraiment votre vie, votre morale, et ma vie à moi aussi par contrecoup»¹¹. Se considérer «créée» par l'autre est bien différent de l'idée de l'autre comme simple reflet de soi-même.

C'est incontestablement Sartre, et à travers lui le masculin, qui détermine les prémisses du processus d'identification. Si Beauvoir ne fait qu'*un* (sic) avec lui, elle devrait logiquement revêtir une identité de genre «masculine». Elle est pourtant perçue par nous, lecteurs, comme typiquement «féminine», c'est-à-dire qu'elle a le genre que l'on associe traditionnellement au sexe féminin. Le paradoxe que constitue l'identification à Sartre d'un côté et la «féminité» de Beauvoir de l'autre, pourrait éventuellement s'expliquer par son sentiment d'infériorité vis-à-vis de lui. Autrement dit, si nous identifions Beauvoir comme «féminine», est-ce que cela a un rapport avec le fait qu'elle adopte une position inférieure? C'est une hypothèse qu'il faudra évidemment examiner plus à fond ultérieurement.

Dans son *Journal*, daté du 3 novembre 39, Simone de Beauvoir pose elle-même la question de sa «féminité» : «je vais avoir 32 ans, je me sens une femme faite, j'aimerais savoir laquelle. Hier soir je parle longtemps avec Sartre d'un point qui m'intéresse en moi justement, c'est ma 'féminité', la manière dont je suis de mon sexe et n'en suis pas»¹². Comment faut-il inter-

⁸ Beauvoir, 1990, I, p. 272.

⁹ Beauvoir, 1960, I, p. 25.

¹⁰ Beauvoir, 1958, pp. 146, 344.

¹¹ Beauvoir, 1990, I, p. 168.

¹² Beauvoir, 1960, p. 126.

prêter ce passage? Les guillemets semblent indiquer que pour elle le mot *féminité* n'est pas une notion stable, au contenu fixe. En effet, ce passage contient en germe toute sa future théorie de la féminité en tant que construction culturelle. Or, que veut dire au fond «ne pas être de son sexe»? Cette réflexion, ne reflète-t-elle pas, malgré tout, l'idée traditionnelle d'une correspondance homologique, «naturelle», entre sexe et genre : à chaque sexe correspond (doit correspondre) un certain comportement social et sexuel. Si l'on suit la logique de ce mode de conceptualisation, la femme qui «n'est pas de son sexe» est nécessairement définie comme «masculine». C'est la seule identité possible offerte par ce modèle. Ceci pourrait expliquer pourquoi Beauvoir, dans ses relations avec d'autres femmes associe son comportement à un comportement «masculin».

En tant que lecteur, on est dans un premier temps frappé par le ton naturel, sans gêne, sur lequel Beauvoir parle de ses relations avec Védrine et Sorokine, toutes deux ses anciennes élèves. En regardant le texte de plus près, on y découvre cependant certaines ambiguïtés.

La première de ces ambiguïtés est précisément l'identification «masculine» de Beauvoir. Voici quelques extraits de ses *Lettres* : «Je me fais l'effet d'un séducteur embarrassé devant une jeune vierge (Sorokine), mystérieuse comme toutes les vierges; seulement le séducteur a du moins une consigne claire qui est de séduire et de percer le mystère, si j'ose dire — tandis que moi, c'est moi qui suis en même temps la proie, c'est une situation des plus incommodes et exclusivement réservée aux pièges»¹³; «elle (Védrine) était toute passionnée et heureuse — elle me fait 'liaison sérieuse'; pas devoir exactement, liaison dont on connaît le prix, à laquelle on trouve du charme à chaque fois et qu'on veut dans son ensemble, quelque chose dont un honnête homme peut s'estimer bien heureux — mais qui laisse place à un tas de désirs immoraux»¹⁴; «On s'est réveillées vers 8 h. 1/2, et comme un homme repu j'ai discrètement éludé les caresses; je voulais prendre mon petit déjeuner et travailler (il me semble entrer dans votre peau dans ces moments-là)»¹⁵.

La référence à Sartre est également implicite dans l'emploi que fait Beauvoir du mot «mufle». Être «mufle» dans son esprit, c'est se comporter sans tendresse envers l'autre. Voici ce qu'elle écrit dans son *Journal* à propos de Sorokine : «vraiment je tiens à elle sans muflerie et avec tendresse»¹⁶. Et dans une lettre à Sartre au sujet de Védrine : «j'ai été plus prise que de coutume, avec la vague idée mufle il me semble qu'il fallait 'profiter' au moins de son corps»¹⁷. Le parallélisme entre elle et Sartre est clair. Après la publication des lettres de ce dernier, la «muflerie» de Sartre est devenue de

¹³ Beauvoir, 1990, I, p. 173.

¹⁴ *op. cit.*, pp. 365-366.

¹⁵ *op. cit.*, p. 359.

¹⁶ Beauvoir, 1990, p. 197.

¹⁷ Beauvoir, 1990, I, pp. 247-248.

notoriété publique. Le livre de témoignage, *Mémoires d'une jeune fille dérangée*, de Bianca Lamblin, alias Védrine, ne fait que confirmer cette idée. Lamblin relate entre autre une entrevue avec Beauvoir où il a été question du comportement de Sartre. Le Sartre qu'elle avait connu, dit-elle à Beauvoir, ce n'était ni l'homme gentil, généreux, ni l'écrivain célèbre; c'était un mufle. Et Beauvoir répond : «Oui, il est vrai que Sartre peut être mufle parfois»¹⁸.

Le deuxième problème est un problème de définition. A trois reprises, Beauvoir utilise le mot «piège» pour se désigner elle-même. L'expression vient d'une amie commune du couple Beauvoir-Sartre, une certaine Mme Morel, qui appelait «pièges à loups» les homosexuels des deux sexes (note explicative de Sylvie Le Bon, l'éditrice du *Journal* et des *Lettres* de Beauvoir). Le 13 octobre 39, Beauvoir note dans son *Journal* que son amie Stépha l'a interrogée — «pour savoir si j'étais vraiment piège»¹⁹. Bien évidemment, elle ne reproduit pas sa réponse. Un autre exemple date de septembre 39, où elle raconte l'épisode suivant dans une lettre à Sartre : «Gégé s'est sauvée et s'est jetée sur un lit en sanglotant; je me suis jetée à côté d'elle et je suis devenue tellement piège et habituée à ce genre de situations que je l'ai cajolée avec de tendres 'ma petite fille, ma chérie', pour un peu j'aurais dit 'mon amour', ça m'a fait rire»²⁰. Notons entre parenthèses que dans son *Journal*, où elle relate le même épisode, Beauvoir ne dit pas avoir ri; elle commente au contraire le charme et la séduction de Gégé. Le troisième exemple du mot «piège» figure dans la citation donnée plus haut. A part cela, Beauvoir ne met aucune étiquette ni sur elle-même ni sur les deux jeunes femmes en question. Ce n'est qu'en 1950, dans une lettre écrite des Etats-Unis, où Sorokine s'est installée après la guerre, que la question est remise sur le tapis. Nelson Algren, entre autres, a été saisi par «le côté lesbien» de Sorokine. Beauvoir proteste : «Elle ne l'est pas pourtant, elle a eu une expérience burlesque et ratée avec une lesbienne professionnelle, c'est tout, elle est surtout infantile sexuellement»²¹. L'emploi du mot «professionnel» peut étonner. Or, le contexte nous laisse penser qu'il faut le comprendre comme : une femme ayant des relations sexuelles *uniquement* avec des personnes du même sexe. C'est une définition qui exclut évidemment à la fois Beauvoir et ses deux amies de la catégorie des lesbiennes.

On détecte ici, me semble-t-il, un certain malaise à définir ce dont il est question, à savoir l'homosexualité féminine. En effet, Beauvoir n'a jamais admis publiquement avoir eu des relations de ce type, ni dans ses entretiens avec Alice Schwarzer, ni au cours des nombreuses interviews accordées à Deirdre Bair, sa biographe. Cette dernière, qui a rédigé le chapitre «L'amitié des femmes» avant que les *Lettres à Sartre* et le *Journal de guerre*

¹⁸ Lamblin, 1993, p. 202.

¹⁹ Beauvoir, 1990, p. 88.

²⁰ Beauvoir, 1990, I, p. 91.

²¹ Beauvoir, 1990, II, p. 392.

soient publiés, et qui de ce fait a été obligée à une certaine discrétion, révèle dans une note ajoutée ultérieurement que lorsque Simone de Beauvoir a abordé le sujet de ses relations avec les femmes, elle lui a expliqué que personne ne pouvait la qualifier de lesbienne, puisqu'elle n'avait aucune «activité génitale» avec les femmes²².

Si l'on se réfère à son analyse de la femme lesbienne dans *Le Deuxième Sexe*, on y trouve également un discours ambigu, confus. Comme le remarque Toril Moi : «it is as if the very subject of lesbianism makes Beauvoir incapable of organizing her thought»²³. Il convient pourtant de souligner que Simone de Beauvoir se base ici, comme dans le reste du livre, sur la théorie existentialiste mettant l'accent sur la notion de *choix* : «En vérité l'homosexualité n'est pas plus une perversion délibérée qu'une malédiction fatale. C'est une attitude choisie en situation, c'est-à-dire à la fois motivée et librement adoptée»²⁴. En suivant la logique du raisonnement de Beauvoir, on pourrait donc extrapoler sa pensée en disant : «on ne naît pas lesbienne; on le devient». Or, cette question est complexe et mérite une analyse plus approfondie que ne le permet le cadre de cet article. Contentons-nous pour le moment de constater que l'ambiguïté principale de son discours sur l'homosexualité féminine vient du fait que dans son analyse, elle introduit des notions telles que *normale* : «la lesbienne voudrait souvent être une femme normale et complète» (p. 492); «ayant achevé de liquider son adolescence elle se sent mûre pour affronter une vie de femme normale» (p. 498); «souvent la femme normale retourne aux amours qui ont [...] enchanté sa jeunesse» (p. 502); et *inachevée* : «Inachevée en tant que femme, impuissante en tant qu'homme, son malaise se traduit parfois la rédaction du *Deuxième Sexe*, Beauvoir est toujours prisonnière, au moins partiellement, d'un mode de conceptualisation «naturaliste».

En résumé, le problème essentiel que posent ces textes du point de vue de l'identité est donc l'opposition chez Beauvoir entre le masculin et le féminin. Elle s'identifie/est identifiée comme «féminine» dans ses relations avec Sartre, c'est-à-dire qu'elle a le genre de son sexe. Elle s'identifie/est identifiée comme «masculine» dans ses relations avec d'autres femmes, c'est-à-dire qu'elle n'a pas le genre de son sexe. C'est la théorie analysant le sexe et la sexualité comme constructions culturelles qui pourra sans doute le mieux expliquer les différents éléments de cette problématique. Vu la richesse de ces textes mon espoir est également qu'à l'aide de l'exemple de Simone de Beauvoir, il sera possible d'approfondir certains aspects de la théorie.

²² Bair, 1991, p. 802.

²³ Moi, 1994, p. 200.

²⁴ Beauvoir, 1949, I, p. 510.

Bibliographie

- Bair, D. (1991) : *Simone de Beauvoir*. Fayard (Paris).
 Beauvoir, S. de (1949) : *Le Deuxième Sexe*. I-II, coll. Idées, Gallimard (Paris).
 – (1958) : *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Gallimard (Paris).
 – (1960) : *La Force de l'âge*. I-II, coll. Folio, Gallimard (Paris).
 – (1963) : *La Force des choses*. I-II, coll. Folio, Gallimard (Paris).
 – (1990) : *Lettres à Sartre*. I-II, Gallimard (Paris).
 – (1990) : *Journal de guerre*. Gallimard (Paris).
 Lamblin, B. (1993) : *Mémoires d'une jeune fille dérangée*. Balland (Paris).
 Mathieu, N.-C. (1989) : «Identité sexuelle/sexuée/de sexe? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre». In *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, édité par Anne-Marie Daune-Richard et al. Petite collection CEFUP (Université de Provence).
 Moi, T. (1994) : *Simone de Beauvoir. The Making of an Intellectual Woman*. Blackwell (Oxford UK & Cambridge USA).
 Sartre, J. P. (1942) : *Situations II*. Gallimard (Paris).
 – (1983) : *Lettres au Castor et à quelques autres*. I-II, Gallimard (Paris).
 Schwarzer, A. (1984) : *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*. Mercure de France (Paris).

M Recherches Actuelles

Sur le thème «sexe et genre», un grand nombre d'études importantes ont été publiées ces dernières années, notamment dans le monde anglo-saxon. Voici une présentation de quelques titres, publiés en anglais, en français et en suédois, qui tous ont connu un retentissement certain.

Les deux noms les plus intéressants dans le monde anglo-saxon sont Judith Butler et Thomas Laqueur. **Judith Butler**, qui est philosophe, est l'auteur des études suivantes :

– «Sex and Gender in Beauvoir's *Second Sex*», article publié dans un numéro spécial de *Yale French Studies* consacré à Simone de Beauvoir (no 72, Winter 1986).

– *Gender Trouble : Feminism and the Subversion of Identity*, Routledge, 1990.

– *Bodies That Matter : On the Discursive Limits of «Sex»*, Routledge, 1993.

Thomas Laqueur est historien et a notamment publié *Making Sex. Body and Gender from the Greeks to Freud*, Harvard University Press, 1994. Le livre existe également en traduction suédoise : *Om könens uppkomst. Hur kroppen blev kvinnlig och manlig*, Symposium, 1994.

En France, les recherches dans le domaine «sexe et genre» sont surtout effectuées par une équipe de chercheuses attachées au CNRS. Une publication qui couvre les différents aspects de ces recherches est :

– M.-C. Hurtig, M. Kail, H. Rouch (éd.), *Sexe et genre. De la hiérarchie des sexes*, Ed. du CNRS, 1991. Dans cet ouvrage, on peut noter les articles suivants :

– Christine Delphy, «Penser le genre : quels problèmes?».

– Nicole-Claude Mathieu, «Les transgressions du sexe et du genre à la lumière de données ethnographiques».

Christina Angelfors

Suite à la page 205